

Monsieur le Président, messieurs les membres du Jury, mesdames et messieurs,
Je vous ferai la grâce de résumer mon volumineux travail dans la mesure où vous avez eu la patience de le lire avec attention, ce dont je vous suis très reconnaissant.

Pourquoi Chateaubriand, Lamartine, Gautier, Loti et les auteurs célèbres de récits de voyage en Orient ne sont-ils pas passés à Alep ? Telle est la question que je me suis posée alors que j'enseignais le français dans la métropole syrienne en 2003-2004. Réflexe commun à tous les voyageurs, j'avais alors cherché à savoir ce qui avait été écrit sur la ville où je résidais et j'avais décidé d'explorer la modeste bibliothèque de l'agence culturelle française. C'est là que je pris contact avec la littérature de voyage et que cette énigme vint hanter mon esprit : pourquoi un intérêt si réduit envers Alep alors qu'elle était, et demeure encore, une des villes les plus importantes du Levant ?

Tel est le point de départ de la thèse sur « Alep dans la littérature de voyage européenne pendant la période ottomane » et des travaux de recherche qui m'ont occupé pendant ces cinq dernières années.

Pour résoudre cette énigme, il fallait d'abord s'assurer que l'intérêt envers Alep était effectivement réduit car Chateaubriand, Lamartine et les auteurs les plus connus ne sont pas forcément représentatifs de l'immense production de la littérature de voyage. D'où l'idée de dresser un inventaire des voyageurs visant à l'exhaustivité, exhaustivité bien entendu impossible à atteindre mais qui doit demeurer l'objectif car sa valeur scientifique est bien supérieure à celle d'un simple florilège. Le XIX^e siècle m'attirait particulièrement pour les qualités littéraires de ses écrivains-voyageurs, mais il me semblait impossible d'étudier le discours sur Alep au XIX^e siècle sans connaître ce qui avait été écrit précédemment, d'où le choix d'envisager la période ottomane dans son ensemble, ainsi que, dans une perspective d'intertextualité, les littératures européennes et non les seuls auteurs français. L'entreprise était ambitieuse, un peu trop peut-être car elle m'est apparue parfois comme un puits sans fond au fil des découvertes de nouveaux voyageurs, mais elle s'est révélée fructueuse et m'a procuré le plaisir de découvrir quelques textes magnifiques aux XVII^e et XVIII^e siècles, je pense par exemple aux *Mémoires du chevalier d'Arvieux*.

Disons-le clairement, les thèses catalogues sont passées de mode. J'ai une admiration toute personnelle pour ces longs et ingrats travaux, qui forment des outils de recherche efficaces et durables. Cette admiration est née lors de mon mémoire de maîtrise de Lettres classiques sur l'histoire et l'épopée dans les *Res gestae* d'Ammien Marcellin réalisé sous la direction du professeur Jean-Claude Fredouille en 2002. Les catalogues sur le lexique dressés par les Allemands au XIX^e siècle ou par des Français plus récemment, je pense à la thèse d'Antoine Foucher en 1996¹, s'étaient révélés de merveilleux outils, et mon but était d'imiter ce type de travaux qui sont fort utiles sur le long terme.

¹ Voir aussi Antoine FOUCHER, *Historia proxima poetis. L'influence de la poésie épique sur le style des historiens latins de Salluste à Ammien Marcellin*, thèse de Paris IV-Sorbonne, 1996. Publiée en 2000 chez Latome

Dresser un inventaire des voyageurs passés à Alep n'était pas sans difficulté pour plusieurs raisons :

Premièrement, le titre de l'ouvrage indique très rarement si le voyageur est passé ou non à Alep. Un *Voyage en Syrie* n'est nullement un gage que son auteur a séjourné dans la métropole syrienne, et il faut prendre en considération des ouvrages très divers comme les voyages en Turquie, en Palestine, en Perse, en Inde et de manière générale en Asie. Étant donné leur nombre, il est impossible de lire ni même de feuilleter tous ces ouvrages pour savoir si leur auteur est passé à Alep. Heureusement il existe plusieurs travaux utiles : les bibliographies de Jean Sauvaget et de Reinhold Röhrich, les thèses de Stéphane Yerasimos et d'Elisabetta Borromeo sur les voyageurs dans l'Empire ottoman qui détaillent de nombreux itinéraires sur la période 1516-1650, les bases de données en ligne comme *google books* qui constituent d'incalculables outils et dont les résultats ont été complétés par des recherches personnelles dans les bibliothèques. Mais ce travail en bibliothèque n'apparaît pas forcément dans la thèse puisque la plupart des auteurs que j'ai consultés ne sont pas passés par Alep. De manière générale, je pense que le corpus des voyageurs passés à Alep est relativement exhaustif, peut-être un peu moins sur la période 1800-1918, mais c'est le propre de ces inventaires d'appeler à être complétés au fil du temps.

La seconde difficulté dans la réalisation de l'inventaire consistait à délimiter ce qui relève de la littérature de voyage, en d'autres termes trouver une définition qui résiste à l'épreuve du corpus, ce qui a fait l'objet d'une longue réflexion.

Les tentatives de définition sont nombreuses et diverses, certaines sont très restrictives et considèrent seulement le récit d'un voyage effectivement réalisé, raconté par le voyageur à la 1^e personne et destiné à la publication (c'est le cas de Claude Reichler), d'autres adoptent le critère documentaire et englobent tous les textes écrits sur un territoire donné par une personne l'ayant visité, c'est le choix de Stéphane Yerasimos. Comme il n'existe pas de définition officielle et reconnue par tous, je me suis permis de proposer, je n'ose pas dire une définition, mais un certain nombre de pistes, en m'appuyant de manière très pragmatique sur le corpus : la littérature de voyage prend pour sujet principal, pour héros pourrait-on dire, le lieu, le topos, qu'il s'agisse d'un édifice, d'une ville, d'une région, d'un pays. Le lieu constitue le noyau de la littérature de voyage sur lequel viennent se greffer des digressions historiques, géographiques, ethnographiques, scientifiques et d'éventuelles aventures. Lorsque les lieux sont reliés entre eux par un déplacement physique dans l'espace, on parle alors de littérature viatique. Lorsque l'enchaînement se fait de manière autre que physiquement dans l'espace, par exemple de manière logique ou alphabétique, alors on parle de littérature topique. La forme est un choix de l'auteur qui privilégie ou bien le mimétisme du voyage et le *placere* pour la littérature viatique, ou bien la transmission d'informations et le *docere* pour la littérature topique. Cette distinction a ses limites, par exemple lorsque l'ouvrage est composé en deux parties, l'une racontant le voyage et l'autre proposant des chapitres thématiques et analytiques, combinant ainsi dans une même œuvre littérature viatique et littérature topique. Cette définition présente néanmoins l'avantage de dépasser la question de l'existence du voyage et du voyageur. En d'autres termes, peu importe que l'auteur ait voyagé ou non, ce critère extratextuel ne doit pas intervenir dans la définition du genre, et peu importe que l'ouvrage contienne un voyage, puisqu'il peut très bien se présenter sous forme d'un traité ou d'une géographie.

L'on se rend compte que le terme de littérature de voyage est peut-être alors inapproprié pour rendre compte des littératures viatique et topique dans la mesure où voyage et voyageur peuvent en être absents comme c'est le cas dans un dictionnaire géographique.

Pour des questions pratiques, j'ai divisé le corpus entre voyageurs passés par Alep et auteurs d'ouvrages relevant de la littérature de voyage qui n'ont pas séjourné dans la ville, division qui ne correspond que partiellement à la distinction entre littérature viatique et littérature topique.

Le corpus s'inspire directement des thèses de Stéphane Yerasimos et d'Elisabetta Borromeo. L'itinéraire n'est cependant pas détaillé comme dans leurs travaux car ce n'était pas l'objet de ma recherche, ce que d'aucuns pourront regretter car cela aurait été fort utile, mais m'aurait pris un temps considérable. En revanche, il était important de reproduire l'extrait sur Alep, afin que le lecteur puisse accéder facilement au texte et juger de sa longueur qu'une simple bibliographie ne permet pas de voir. J'ai essayé de développer davantage la partie biographique, en multipliant les sources car elles diffèrent souvent, et de préciser lorsque cela était possible les motivations du voyage, la plupart du temps multiples.

Pour déterminer les motivations, l'itinéraire et la chronologie du voyage, il est nécessaire de lire en entier les œuvres. Je tiens donc à préciser que je ne me suis pas contenté de lire la seule partie dédiée à Alep. Il est aussi nécessaire de consulter lorsque cela est possible l'édition originale et non les traductions de l'époque, présentées comme fidèles, alors qu'elles sont souvent abrégées. Un exemple symptomatique est celui du récit de voyage paru au XVIII^e siècle sous les noms de Johannes Heyman et Johannes Aegidius van Egmond van der Nijenburg. Le texte anglais est abrégé par rapport à l'original néerlandais et élimine notamment l'introduction qui permet de comprendre comment le pasteur Johannes Heyman, qui a visité Alep avant 1710, et van Egmond van der Nijenburg, qui a visité la ville vers 1722, ont pu co-écrire une relation de voyage. C'est le neveu de Johannes Heyman (le médecin Johannes Wilhelmus Heyman) qui a fusionné les deux relations en un seul texte et seule la consultation du texte néerlandais permet de le comprendre, ce qui n'est pas chose aisée quand, comme moi, l'on ne parle pas néerlandais. Impossible donc, pour l'établissement du corpus, de ne pas lire l'ouvrage en entier et si possible l'édition originale.

Le travail d'établissement du corpus a ainsi pris un temps considérable, près de quatre ans. Les textes qui étaient trop longs pour être reproduits dans la thèse ont fait l'objet d'éditions séparées en collaboration avec Hussein I. El-Mudarris : en 2009 le Journal de Louis Gédoyne, les Mémoires du Chevalier d'Arvieux et les écrits de Henri Guys sur Alep, et en 2010 le manuscrit de Camille Callier.

Les séjours à Alep ont aussi été l'occasion de travailler dans la bibliothèque de Hussein El-Mudarris qui rassemble de nombreuses études sur la ville et surtout une belle collection de gravures anciennes, gain de temps précieux dans l'établissement du corpus iconographique.

Une fois le corpus dressé, j'ai pu en entreprendre l'analyse.

La première partie se propose de situer le voyage dans le contexte historique, de déterminer les motivations et les facteurs influant sur la publication.

Je me suis montré assez méfiant vis-à-vis des études historiques sur Alep : l'ouvrage de référence en français de Jean Sauvaget contient des erreurs ou des interprétations liées au contexte du mandat. Les ouvrages publiés en collaboration avec Hussein El-Mudarris sur l'histoire du consulat des Pays-Bas et sur celui du consulat de France ont tenté d'apporter un nouvel éclairage sur certaines questions, mais il est très difficile d'endiguer des erreurs répandues. Les mêmes problèmes surviennent lorsqu'on évoque l'installation des missions catholiques, on trouve des informations variées et contradictoires, par exemple

sur la venue des lazaristes (p. 92, note 109). Je n'ai pas la prétention d'avoir établi la vérité sur tout, mais je me suis efforcé, dans la mesure du possible, de signaler en notes les différences entre historiens afin de ne pas être un medium par lequel se diffuse un trop grand nombre d'erreurs.

Dans cette première partie, il était important de ne pas se limiter à la vision classique d'Alep comme simple centre économique, mais de montrer qu'elle était aussi un centre religieux de premier ordre, non seulement pour les missions catholiques mais aussi pour les missions protestantes que les études françaises du début du siècle ont eu tendance à oublier. De même, elle était un centre intellectuel au même titre que Constantinople ou Le Caire, comme le révèle par exemple la création de la première imprimerie en caractère arabe au début du XVIII^e siècle.

C'est peut-être le premier apport de cette thèse : offrir un certain nombre de synthèses historiques : sur les relations entre Alep et l'Europe, sur l'histoire des missions, sur la recherche des manuscrits, des médailles et des inscriptions, sur l'importance de l'observation de l'éclipse de lune en août 1635 qui permet de rectifier les cartes de la Méditerranée, et sur un certain nombre d'autres sujets qui ne sont pas ou peu abordés dans les études sur Alep.

La seconde partie se veut plus littéraire et tente d'étudier de manière technique le corpus. Celui-ci est énorme et je n'ai nullement la prétention de l'avoir étudié de manière complète. C'est pourquoi je répète qu'il est avant tout destiné à être un outil de travail pour d'autres chercheurs.

Entre le voyage et le texte publié se trouvent plusieurs filtres, entre autres le choix de la forme, le poids de la rhétorique qui fournit la trame descriptive et un certain nombre de *topoi*, ou encore les pratiques intertextuelles avec notamment les textes intermédiaires qui peuvent prendre place entre le voyage original et le texte qui est mis sous les yeux du lecteur : traductions plus ou moins fidèles, abrégés dans des collections de voyage ou des compilations, récits qui comportent à coup sûr des emprunts plus ou moins explicites, parfois cachés derrière des procédés de réécriture.

Dans le processus de transmission des textes viatiques interviennent les compilations, les traités et dictionnaires géographiques, les encyclopédies qui font partie intégrante de la chaîne du savoir et dont on ne peut faire l'économie dans la perspective de l'intertextualité. Mais il est bien difficile de se montrer exhaustif dans ce vaste domaine.

Cet ensemble de filtres, qui fait que la littérature de voyage ne peut en aucun cas être une photographie fidèle de l'expérience viatique et qu'elle est avant tout de la littérature, doit être décrypté avant de tirer des informations susceptibles d'être utilisées par les historiens, ou avant même d'utiliser la simple formule « le voyageur a vu ». Pour goûter la quintessence d'un texte, il faut procéder à un ensemble d'opérations à la manière de la préparation du café amer (*qahwa marra*) : ébullitions et décantations successives transforment les 5 litres du départ en un litre du délicieux breuvage. De même, une relation de voyage, une fois passée par les différents filtres, ne présente plus dans la plupart des cas qu'une petite quantité d'informations originales, personnelles et dignes d'attirer l'attention de l'historien.

On a coutume d'ajouter au fond de la tasse de café un grain de cardamome pour le parfumer, la 3^e partie est ce grain de cardamome. En effet, le cas d'Alep est particulièrement intéressant car avant la période ottomane, il y a très peu d'écrits européens sur la ville, une poignée de voyageurs et quelques mentions chez les auteurs

antiques et les chroniqueurs byzantins. Elle donne ainsi à voir comment se construit le discours et la connaissance sur une ville. Or il est fascinant de constater que cette construction se fait en partie avec l'aide de matériaux arabes, que ce soit par les manuscrits des historiens alépins ou par la transmission orale du folklore populaire. Les sources arabes ont participé pleinement à la construction du savoir sur Alep, et malgré tous les clichés et les stéréotypes, l'image de la ville ne peut être réduite à une création purement occidentale, loin d'une perspective saïdienne.

La production viatique sur Alep n'en constitue pas moins un miroir de la pensée européenne : ambitions impérialistes et intérêt exclusif pour ce qui relève de sa propre culture, à savoir le christianisme, l'Antiquité gréco-romaine et les croisades. Alep, dépourvue de souvenirs bibliques et pauvre en réminiscences antiques et croisées, ne suscite pas l'intérêt des voyageurs, particulièrement au XIX^e siècle. Mon idée de départ était qu'elle avait été peu fréquentée pendant toute la période ottomane, mais j'ai été amené à évoluer sur ce point car il s'est avéré que le désintérêt pour Alep est manifeste essentiellement au XIX^e siècle. Je sais que cette conclusion chagrine les Alépins qui voudraient se faire une gloire des visiteurs prestigieux du XIX^e siècle, comme ils se font une gloire du passage d'Agatha Christie à l'hôtel Baron au XX^e siècle. Elle chagrinerait aussi quelques historiens ou géographes amoureux de la métropole syrienne comme Jean-Claude David qui affirme dans son bel ouvrage sur Alep que parmi « Volney, Chateaubriand, Lamartine, Théophile Gautier et son compère Maxime Du Camp, Prosper Mérimée, Nerval, Flaubert, Barrès, Gide, Renan, Loti, Mme la comtesse de Gasparin [ont traversé la Méditerranée pour prendre un bain d'Orient :] beaucoup d'entre eux sont passés par Alep. » (*Alep*, Paris, Flammarion, 2002, p. 304-305), ce qui est faux puisque, dans cette liste, seuls Volney et Maurice Barrès se sont effectivement rendus dans la ville.

L'intérêt de cette thèse est d'abord de s'être porté sur Alep, peu étudiée dans la littérature de voyage, injustice que j'espère avoir réparée avec ce travail. Celui-ci n'est qu'un premier pas, il est le café de bienvenu levantin, un café filtré plusieurs fois comme je l'ai évoqué, bien corsé, qui réveillera je l'espère, non seulement le sens critique des historiens sur le contenu des relations viatiques, mais plus généralement l'intérêt sur Alep.

Le deuxième apport est sans doute d'avoir consacré cette étude à une ville, et non à un auteur ou une œuvre. On peut envisager deux manières d'étudier la littérature de voyage : la première en se focalisant sur une relation ou un auteur, la seconde sur un lieu. La première constitue avant tout l'objet de recherche du littéraire tandis que la seconde présente davantage d'intérêt pour l'historien. Et ce sont d'ailleurs des historiens qui se sont attachés à dresser des inventaires de voyageurs sur des villes données, par exemple Oueded Sennoune pour Alexandrie ou Michel Sève pour Argos, mais sans en avoir fait l'étude approfondie. Les deux approches sont en réalité interdépendantes et complémentaires. Il est nécessaire de connaître l'auteur, ses motivations, son œuvre et son style pour comprendre le discours tenu sur une ville, mais il faut aussi étudier le discours sur la cité de manière évolutive et comparative pour repérer les liens intertextuels, mettre à jour les sources, percevoir les originalités, filtrer les informations pour l'historien et révéler le regard sur un territoire donné.

Il serait donc pertinent de s'attacher à étudier d'autres villes sur le même modèle. Ce travail devra se faire sur un corpus européen, même mondial, visant l'exhaustivité et non sur un florilège d'auteurs, choisis le plus souvent pour leur célébrité ou leurs qualités d'écrivain. La *Quellenforschung*, la recherche des sources, est longue et fastidieuse mais

présente un intérêt de premier ordre dans la littérature de voyage. Néanmoins, ce qui est possible avec Alep, où le nombre de voyageurs est inférieur à 400, l'est plus difficilement avec des villes comme Damas, Beyrouth, Constantinople ou encore Jérusalem qui ont accueilli des milliers de voyageurs qui ont relaté par la suite leur séjour. Cette thèse m'a demandé 5 ans, le même sujet sur Damas m'en aurait sans doute demandé 10. C'est pourquoi il me semble que l'avenir de ces travaux repose dans la collaboration de plusieurs équipes de recherche, avec la mise en ligne du corpus, dont la longueur interdit une publication papier. C'est ce que propose le projet ViaticAlpes, sur la littérature de voyage dans les Alpes, ou encore le projet CORSO sur la course en Méditerranée. On pourrait imaginer un projet ViaticAlep, qui mettrait en ligne notre corpus, le compléterait avec les voyageurs postérieurs à la période ottomane ainsi qu'avec les relations des voyageurs venus du continent américain et d'ailleurs. Je suis assez sceptique sur la possibilité que des structures de recherche s'emparent d'un tel projet, l'intérêt pour Alep restant relativement réduit.

Il me semble pourtant que le travail de recherche sur les villes dans la littérature de voyage et leur éventuel mise en ligne peuvent présenter un intérêt, non seulement dans la perspective générale des études littéraires, mais aussi de manière pratique, par exemple dans le domaine du tourisme. Les éditeurs l'ont bien compris en créant ces dernières années des collections de poche spécifiques dédiées au récit de voyage dans une ville et destinées aux touristes (« le goût de » chez Mercure de France). La vision ethnocentriste de la plupart des voyageurs au XIX^e siècle, recherchant plus ou moins inconsciemment ce qui relève de leur propre culture, invite aussi chacun de nous à un travail d'introspection, pour dépasser cette vision, s'ouvrir plus pleinement à la différence afin que s'engage un véritable « dialogue des cultures et des civilisations » selon l'expression à la mode, dialogue qui devrait se traduire de manière concrète dans les politiques publiques menées en Syrie par l'Union européenne et les états qui la composent.

Après ces cinq années passées dans la solitude des bibliothèques, je me réjouis par avance de vos critiques et questions, et vous remercie de votre attention.